

Paix vous soit, une légende de Noël de Julie Meylan – parue dans la Feuille d’Avis de Lausanne du 29 décembre 1934 –

Le solstice est venu, ramenant la longue nuit des incantations mystérieuses et des augures qui annoncent guerre ou paix, calamités ou chasses fructueuses pour l’an nouveau. Le manteau de neige couvrant la terre glacée en adoucit le relief et masque jalousement fossés et sentes rustiques. L’ombre étale ses voiles tristes sur les épaules rondes collines et, victorieuse des derniers rayons qui persistaient au couchant, elle règne en maîtresse sous les hautes futaies.

Soudain la forêt de chênes ordinairement silencieuse s’emplit de rumeurs : voix rudes des guerriers qui s’interpellent, hennissements des chevaux laissés en liberté à cause de la fête, aboiements forcenés des chiens courant le cerf ou le chevreuil. Puis le bruit s’apaise, et dans le grand silence de la nuit du solstice, résonnent les sons de luths. Ils accompagnent une mélodie étrange, à la fois sauvage et très douce que modulent des voix masculines. Répétées par l’écho, les syllabes résonnent, vibrantes, scandées par le bruit des épées qui frappent les boucliers d’airain.

Ce sont les bardes qui chantent l’hymne solennel du solstice à leur dieu Teutatès.

Toute la tribu des Barnes s’est assemblée dans la vaste clairière que gardent les chênes vénérables. Au milieu du cercle, dans l’espace laissé vide, flambe le feu rituel près du bloc de granit qui sert d’autel et sur lequel, tout à l’heure, on égorgera les victimes. Vêtus de longues robes bleues et pinçant les cordes de leurs lyres rustiques, les chanteurs continuent à faire monter vers le ciel sombre les sauvages accords de leurs « bardits » sacrés, tandis que les druides en tuniques blanches et coiffés d’étroites tiaras dorées, activent le feu en y jetant des branches sèches et des brassées de cônes de sapins qui crépitent sous la caresse ardente de la flamme.

En attendant que le grand prêtre prononce ses oracles, les Barnes s’alignent autour du feu. Aux premiers rangs, ce sont les guerriers armés de la lourde épée triangulaire et du javelot. La plupart portent sur la tête des cornes de taureaux encore attachées à la peau de l’animal, ce qui prête à la figure de l’homme une terrible expression de sauvagerie.

Le plus repoussant de tous est le chef Sfax. Sa haute taille, ses épaules osseuses et son cou énorme le distingue des autres. Chacun le redoute et son nom fait pâlir les plus forts guerriers des tribus voisines. Vindictif, ambitieux et pillard, il ne se plaît qu’à la chasse ou à la guerre et supporte avec impatience la vie paisible des champs. Un seul être au monde a le pouvoir de maîtriser le chef belliqueux : c’est le vieux druide Run.

Presque aussi âgé que les chênes centenaires, le grand-prêtre préside encore aux sacrifices, car il est voyant et ses yeux pâles savent lire les messages des étoiles. Ses oreilles, assourdies quand il s’agit de discerner les bruits vains du monde, comprennent le langage du vent à travers les branches ou les mystères

que susurre le torrent aux mousses penchées sur ses bords. C'est lui qui, à l'heure du sacrifice, donne un sens prophétique aux derniers tressaillements de la victime expirante.

En ce moment, armé d'une faucille d'or, il divise en minuscules bouquets les touffes de gui que les prêtresses viennent de cueillir sur les chênes. A mesure que les brins tombent sur un drap blanc, Run les distribue aux hommes de la tribu. A quelques pas, Sfax, debout, la main appuyée à la garde son épée, fixe sur l'assemblée des regards hautains tandis que les reflets capricieux des flammes allument des éclairs sanglants sur les armes scintillantes.

La distribution du gui s'achève en même temps que le bardit solennel et la dernière note du chant de guerre s'attarde, répétée par l'écho. On amène aussitôt les deux agneaux qui vont être égorgés. Les deux mignonnes bêtes, couronnées de gui, sont liées sur l'autel ; le couteau rituel les frappe à la gorge, puis un second coup déchire leur flanc et met à nu les entrailles ; le sang coule. Alors, sur ces corps pantelants, Run se penche et regarde.

Longtemps il demeure silencieux, puis, lentement, comme s'il parlait en rêve :

- Je vois... dit-il, une chose nouvelle... jamais encore il n'y en eut une pareille... Mais, qu'est-ce donc ?... je ne comprends plus !... Mes yeux s'obscurciraient-ils ?... Tout est indistinct !... Les agneaux sont morts... Il n'y a plus d'augures... Est-ce la paix... ou la guerre ?... Je ne sais !... Revenez dans trois jours et puisque le sacrifice n'a pas donné de réponse, nous consulterons le vol des oiseaux sacrés.

Déçue et silencieuse, l'assemblée se disperse lentement à travers la chênaie obscure. Tout en marchant, les guerriers donnent des coups d'épée sur leurs boucliers et murmurent :

- La paix ?... non ! non ! c'est la guerre qu'il nous faut ?

A l'avance, ils en escomptent les profits : razzias de bétail, pillage des provisions, enlèvements d'esclaves.

- La guerre ! disent-ils, et, féroce, ils relèvent leurs grosses lèvres sur leurs dents blanches et pointues. Plaintif comme un sanglot, l'écho de la forêt a répété :

- La guerre !

Mais dans le ciel paisible, la nuit du solstice propice aux incantations a allumé une étoile.

* * *

Maintenant, dans la clairière, il ne reste plus que le grand-prêtre et Sfax, le chef des Barnes. Ce dernier fixe le brasier mourant avec un regard dur et soudain, relevant la tête :

- Prêtre, pourquoi cette indécision dans les paroles ? Ne sais-tu pas que la guerre est inévitable ?

Ce ton agressif fait tressaillir le vieux druide :

- Ignorest-tu que notre territoire est devenu trop petit et le gibier trop rare pour nourrir la tribu ?

- Prendre ce qui appartient à autrui est une vilaine action, mon fils !

- Bah ! Le faucon qui dévore l'alouette se demande-t-il si la chose est licite ?... Il dévore sa proie et c'est fini !

- Pourquoi, mon fils, ne songer qu'aux besoins de la chair ? N'y a-t-il pas autre chose qui est plus nécessaire ? Oublies-tu les droits de l'esprit ?

Et, d'un geste large, le vieillard montre le coin du ciel qui s'encadre entre les dômes ombreux épars tout autour de la clairière.

Impatienté, Sfax répond avec brusquerie :

- Tes paroles sont belles, prêtre, mais que sont les mots ? Le bétail maigrit faute de pâturages gras ; il n'y a plus assez de jeunes femmes pour vaquer aux travaux domestiques et quand ils rentrent de leurs chasses, les hommes trouvent le foyer noir et le feu éteint.

- La guerre serait-elle le seul remède efficace pour une situation semblable ?

- Quelle question oiseuse !... Sans la guerre, comment nous procurer les pâtures dont le bétail a besoin et les femmes pour tourner la meule qui écrase l'orge et le blé ?

- Les Barnes sont-ils prêts à entrer en campagne ?

- Ils n'attendent qu'un seul mot de toi, prêtre ! Ils l'espéraient ce soir et, puisque tu as gardé le silence, ils reviendront dans trois jours pour l'entendre.

Le vieux druide s'est redressé ; une flamme s'allume au fond de ses yeux pâles. Il se souvient des jours anciens lorsque, revêtu de la robe azurée des chanteurs, il entonnait le « bardit » de guerre qui conduisait le clan à la victoire.

- Ils l'entendront, mon fils, car je comprends tes motifs. Mais si les augures continuent à être cachés, que faire alors ?

Sfax, le guerrier indomptable qui boit le sang des cerfs tués à la chasse, éclate de rire bruyamment.

- Voyons, prêtre, ne dis pas des plaisanteries. Tu sais fort bien comment on oriente le vol des oiseaux sacrés...

- Que veux-tu dire, chef ?

- Je vais porter dans les taillis vers l'Orient les dépouilles des deux moutons égorgés tout à l'heure. Elles y resteront jusqu'à après-demain. Alors, quand les oiseaux sacrés auront jeûné durant ces trois journées, ils voleront d'un trait pour se repaître de ces pourritures aussitôt que tu leur ouvriras la cage ; n'est-ce pas ainsi, prêtre ?

Run hocha sa tête blanche.

- C'est ainsi, en effet. Et vous, Barnes guerriers, vous partirez du même côté, vers l'Orient, pour attaquer les Tartads ?

- Naturellement, ô Run. Il nous faut leurs champs, leurs biens et leurs femmes.

- Et si les oiseaux volent d'un autre côté ?... Que décideras-tu ?

Rageur, Sfax frappe le sol de son pied chaussé de peau.

- Ils n'iront pas ailleurs, prêtre ; la faim les poussera tout droit sur le festin que je vais leur transporter sous les buissons.

Vivement le chef saisit les deux corps déjà raidis et en quelques enjambées disparaît derrière le taillis.

- Tout est prêt, dit-il en revenant. Après-demain, prêtre, tes oiseaux voleront vers l'est et tu déclareras à mes guerriers qu'il faut partir à l'assaut des Tartads. Es-tu d'accord ?

- Entendu mon fils, et que le grand Teutatès vous conduise.

* * *

Pendant les trois jours qui ont suivi, les Barnes s'activent en préparatifs belliqueux. Sfax donne l'exemple et, assis devant sa tente, il aiguise sa bonne épée. Les guerriers curieux essaient de l'interroger :

- Sera-ce la guerre, chef ? demandent-ils.

Mais il se contente de hausser les épaules en répondant :

- Qui sait !... le ciel décidera !

Au cœur de la forêt, les chouettes sacrées que l'on garde dans une vaste cage pour servir aux augures n'ont rien à manger et, à moitié mortes de faim, elles piquent rageusement les barreaux de leur prison pour s'en évader. Run, qui va les voir, murmure à demi-voix :

- Patience, mes pauvrettes ; encore quelques heures et vous trouverez un repas de fête derrière les buissons, vers l'Orient.

Comme si elles comprenaient, les bêtes répondent par un hululement prolongé qui résonne jusqu'au camp.

* * *

De nouveau le soir allonge ses brumes sur la forêt. Dans le ciel sombre, le vent de l'hiver chasse par instants des bourrasques de petits flocons aux arêtes tranchantes qui s'éparpillent dans la clairière et se fondent en touchant la flamme du brasier. Pressés de connaître les arrêts du destin, les guerriers, équipés pour partir en campagne, font cercle ainsi qu'il est de coutume. Au premier rang, Sfax, immobile, dépasse de la tête les plus grands de la tribu. Un bruit de pas se fait entendre ; ce sont les druides qui apportent la cage où sont enfermées les chouettes sacrées. Les pauvres oiseaux, effrayés par la lueur du feu, clignent et hérissent leurs plumes. On a déposé la cage sur l'autel et, pour mieux voir ce qui va survenir, quelques guerriers se rapprochent. D'un geste impératif de la main, Sfax les force à reculer.

- Arrière ! fait-il d'une voix tonnante. C'est l'instant des augures qui commence ! Barnes, mes camarades, vous suivrez le vol des chouettes. Elles vous enseigneront chez qui il faut porter la guerre !

Et les guerriers, satisfaits, répètent en sourdine : « La guerre » !

C'est alors que survient le grand-prêtre. Vêtu de sa robe d'apparat, aussi blanche que la neige fraîchement tombée et ses cheveux blancs coiffés de la tiare dorée, il n'a jamais paru si âgé. Avec lenteur il s'approche de l'autel, pose sa main droite sur la cage et fait les gestes rituels qui consacrent la cérémonie. Puis, se tournant vers les quatre points cardinaux, il s'écrie à voix haute :

- Que sera demain ?... Teutatès, dis-le nous !... Dirige le vol de tes oiseaux sacrés et qu'en déployant leurs ailes, les chouettes désignent aux Barnes s'ils doivent combattre les gens du Midi ou ceux du Nord, les chasseurs du Levant ou les bergers de l'Occident ?

Puis, hésitant encore avant d'ouvrir la cage, le vieux Run demande :

- Barnes, mes fils, vous devinez maintenant que ce sera la guerre. Etes-vous prêts à partir tout de suite ?

Une immense clameur lui répond, tandis que les épées s'agitent en cadence ainsi qu'une gigantesque houle d'acier.

- Nous sommes prêts à suivre le chef là où les oiseaux auront marqué la route !

Etendant sa longue main ridée avec un geste d'autorité, Run met fin à ces cris :

- Silence !... Le temps des augures est venu. Attention : je vais ouvrir la cage et quand les chouettes s'envoleront, vous les suivrez ! Ayez en main le glaive bien effilé ; endurcissez vos cœurs et revenez-en vainqueurs !

Lentement, les doigts du vieillard poussent avec hésitation la porte de la cage et fourragent à l'intérieur pour faire sortir les chouettes affamées.

- Allez ! leur dit-il, et montrez à nos guerriers le chemin qu'ils doivent suivre.

Chose étrange, les chouettes ne cherchent pas à partir en chasse ; au lieu d'ouvrir leurs ailes feutrées, elles piétinent gauchement autour de leur cage, grimant aux barreaux et s'installant avec gravité sur le couvercle grillagé.

- Pourquoi ne s'envolent-elles pas ? grommelle Sfax, furieux. Faudrait-il renoncer à partir ?

Et les guerriers farouches, pressentant quelque mystère, pâlisent sous leur hâle.

Tout à coup, le calme s'établit, car le grand-prêtre, debout près de l'autel, a fait un geste pour imposer le silence. Jamais le vieillard n'a eu une telle expression. Son visage levé est tourné vers l'azur et un sourire illumine ses traits.

- Voyez-vous ? fait-il d'une voix claire. Voyez-vous ? là... sur le ciel... l'image est tracée !... c'est une étoile plus brillante que les autres... Il y a aussi une crèche et un enfant nouveau-né... C'est un roi... les pâtres l'adorent... et des sages lui présentent les parfums rares... L'Enfant sourit... Il ne veut pas la guerre !... Entendez-vous ? ... Barnes, mes fils... les anges chantent pour lui le « bardit » d'amour... Entendez-vous ?... Ils disent : « Paix ».

* * *

Ainsi le vieux druide Run rendit son oracle et Sfax, le chef sauvage, baissa humblement sa tête fière, tandis que les guerriers remettaient lentement l'épée au fourreau.

Alors, accordant leurs lyres rustiques, les bardes, couronnés de gui, entonnèrent l'hymne de l'aurore nouvelle, prometteuse d'espérance et de joie.

Julie Meylan